

DÉCRYPTAGE. La figure du philosophe refait surface, quelques mois avant le vingtième anniversaire de sa mort, à l'occasion de la publication de plusieurs livres.

SARTRE, LE RETOUR

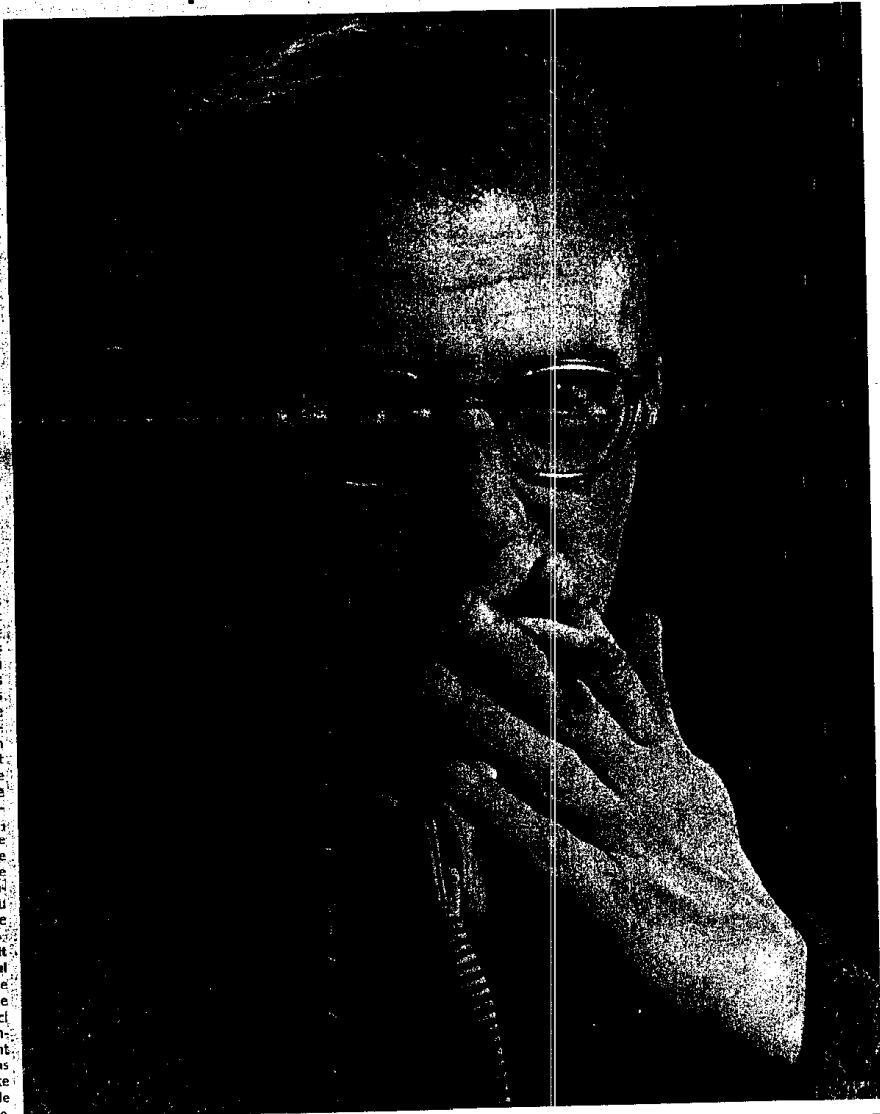
Il fut longtemps objet de culte ou de répulsion. Tant d'images de lui nous sont encore présentes. Mais pour en avoir le cœur net sur toutes ses contradictions, fécondes ou dépassées, ne suffit-il pas de le lire ou le relire ?

« On entre dans un mort comme dans un moulin », écrivait Jean-Paul Sartre dans sa préface à *l'Idiot de la famille*. Il n'est pas sûr — le pire n'est pas toujours sûr — que sa déploration du sort subi par Flaubert s'applique à sa propre postérité. Tant son exigence éthique et politique, les mille manières même dont il ne cessa de la formuler résistent, peut-être comme jamais, dans le monde d'aujourd'hui... Un livre de Bernard-Henri Lévy — *le Siècle de Sartre* — d'autres livres, comme s'il en pleuvait. Comme si les premiers jours de l'an 2000, quelque temps avant le vingtième anniversaire de la mort de l'auteur des *Mots*, signaient le grand « retour » de celui que Philippe Petit, dans un autre essai remarqué — *la Cause de Sartre* — désigne comme « le dernier grand penseur français de l'action historique »... Figures multiples, images parfois brouillées — « l'engagement », la « nausée », la « liberté », la « spirale » par quoi « une vie se déroule », disait-il... Un nouveau « siècle » a-t-il commencé pour Sartre ?

J.-P. M.

C'est en noir et blanc que nous reviennent les images de Sartre. Dans ses années, la couleur n'avait pas tout envahi, les journaux, la télévision. La presse, ces jours-ci, nous permet de feuilleter à nouveau l'album abondant de ses visages et postures multiples. Ils nous sont encore familiers et tout se passe comme si cet hier était aujourd'hui, tant fut grande la fascination qu'exerça sur son monde cet homme de petite taille et de si vaste intelligence, qui repose sous une pierre noire au cimetière Montparnasse, non loin de la tombe de Balzac, delaire qui lui fut si cher. La figure de Sartre, pour les Français, ce fut une hantise, un objet de culte ou de répulsion, une mine d'or pour pamphlétaires et caricaturistes, un lieu commun sur lequel venaient battre des flots de contradictions.

À présent, vingt ans après (il aimait Dumas dans son enfance, et Paul Féval, Ponson du Terrail et même Claude Farrère), des ouvrages le repassent au crible et le revolent intact, juché non plus sur son tonneau — pour une harangue devant des travailleurs qui croisent les bras et frontent le sourcil — mais sur toute son œuvre, qui lui fait un socle de papier pour une statue improbable.



Dossier RTM

suite de la page 15

n'a pas tort, tellement l'absolue sincérité de l'intelligence illumine, ce regard d'homme qui touche, parfaite métaphore de celui dont la vision sans fin diverge. Et puis Sartre apprécie par-dessus tout la compagnie des femmes, autant que possible jolies. Comme on le comprend. De tels détails, qui restituent l'homme chaud et vivant, favorisent l'empathie pour le philosophe de la liberté, dont « l'existentialisme » fut l'étendard conceptuel effloché qui servit autant à lancer Saint-Germain-des-Prés, Gréco et le swing après la guerre.

16 octobre 1970. Vente de la cause du peuple dans la rue.

On a le droit de faire son marché dans le massif considérable d'une œuvre qui n'obéit qu'à sa propre raison dialectique. Pour moi, je mets au-dessus de tout *l'Enfance d'un chef*, *Saint Genet*, comédien et martyr, *Baudelaire*, *Situations*, *l'Idiot de la famille*. Et vous ? On doit lire et relire Sartre. N'oublions pas qu'Antoine Vitez, commentant l'entrée de *Huis clos* au répertoire de la Comédie-Française, n'hésitait pas à dire : « Le salaud, c'est celui qui refuse de penser. »

JEAN-PIERRE LÉONARDINI



PHILIPPE PETIT: « UN PENSEUR DE LA RÉVOLUTION PERMANENTE » ?

Journaliste à *Marianne*, essayiste — on lui doit notamment un *Traité du funambulisme* (1) et un grand nombre de livres d'entretiens avec des penseurs aussi différents que Daniel Bensaid, Julia Kristeva ou Jean Baudrillard — Philippe Petit vient de faire paraître la *Cause de Sartre* (2), un ouvrage dans lequel il invite à « redécouvrir » le « dernier grand penseur français de l'action historique », un homme qui, ajoute-t-il, « avait seulement la passion du réel, de l'authenticité »...

Pourquoi défendre la Cause de Sartre, si tel est bien le sens de votre ouvrage ?

Philippe Petit. Il s'agit, en effet, à la fois d'un plaidoyer et d'un pari sur l'idée qu'il n'y a pas de rupture dans la pensée de Sartre: il y a évolutions, changements, bien sûr, mais aussi une grande continuité, depuis *la Transcendance de l'ego* jusqu'à *l'Idiot de la famille*, qu'il s'agisse de la philosophie de la conscience, des réflexions sur l'imaginaire, des remarques qui poursuivent la thématique de la *Critique de la raison dialectique*, ou même du marxisme, évoqué dès les années trente. Si Sartre a tenu compte des critiques qui lui ont été adressées — notamment celle de Merleau-Ponty qui lui reprochait un certain dualisme philosophique — ils se sont intégrées à son propre projet, dont on peut dire qu'il repose sur l'idée qu'existe une irréductibilité de la subjectivité et de la conscience individuelle à toute forme d'inscription historique. Ce qui explique qu'il se soit intéressé d'une part à Genet, d'autre part à Faulkner.

Vous écrivez pourtant que Sartre est « un penseur réflexif en état d'ur-

gence permanente »...

Philippe Petit. A partir des *Carnets de la drôle de guerre*, à partir du moment où, selon sa propre formule, « l'histoire lui tombe » dessus, il est certain que Sartre va se vivre de cette façon, « en état d'urgence »: à la Libération, dans ses rapports avec les communistes français, au moment de la décolonisation, et jusqu'à mai 1968... Cela ne veut pas dire que, dans cette « urgence », il n'y ait pas eu des précipitations, voire des erreurs de diagnostic, mais Sartre est, en quelque sorte, le penseur de « la révolution permanente ». Pour lui, tout est toujours à recommencer,

de la « praxis » ? Une liberté qui ne tiendrait pas compte des déterminations sociales et historiques serait, pour lui, une liberté sous conditions... Ce qui m'amène, d'ailleurs à récuser quelque peu l'idée d'un Sartre « double »: libertaire et totalitaire...

S'agissant de sa philosophie, précisément, vous avez cette formule: « lui, cartésien, ni hégélien, ni marxiste, ni freudien, mais à chaque fois un peu cada et un peu cela »...

Philippe Petit. J'ai voulu dire par là que Sartre pense toujours à partir de quelqu'un — à partir de Heidegger, de Hegel, de Marx, de Freud... mais sans jamais réduire sa pensée

préoccupent uniquement des adultes »; autrement dit, à l'époque, ils n'ont comme souci que les hommes finis, les hommes socialement achevés. Or, lui va s'intéresser à l'enfance, à celle de Genet, à celle de Flaubert, et montre que cette part de l'existence ne peut pas être gommée...

Au contraire de la tentation assez communément répandue qui consiste à se demander ce que Sartre peut dire à notre époque, vous considérez qu'il serait plutôt judicieux de s'interroger sur ce que notre époque pourrait bien dire à Sartre...

Philippe Petit. Il est difficile, et sans doute vain, d'imaginer en effet ce que Sartre penserait de la gauche au pouvoir, de l'Europe, des sans-papiers, etc. En revanche, il serait hâtif d'affirmer que toute sa philosophie serait à jeter au panier sous prétexte qu'il aurait pris telle ou telle position politique: sa philosophie « précède » la politique. Ce qu'il a dit de nos démocraties pluralistes, de l'individualisme galopant, de la domination sociale, de « l'humanisme du besoin », continue de nous interpeller: à savoir que si chaque individu intériorise les normes sociales en fonction de son histoire, de son milieu, de ses appartenances, cela est intériorisation peut aller de pair avec la défense de ses intérêts, ce qui renvoie à la liberté humaine. Pour Sartre, être libre, c'est pouvoir déterminer les déterminations, de manière à intervenir à la fois sur soi-même et sur l'organisation sociale: cela, me semble-t-il, peut

nous intéresser aujourd'hui... De même que peut nous intéresser sans qu'il ait prévu, bien sûr, la fin du « socialisme réel » — le fait qu'il ait intégré l'idée de l'échec des révolutions: sa théorie du « groupe en fusion » — sorte d'apocalypse passagère — montre bien, à travers la notion de « fraternité-terreur » que le groupe, justement, lorsqu'il agit dans l'histoire, est en vol de perpétuelle désintégration. On peut continuer à travailler un certain nombre de questions soulevées par Sartre, à commencer par son désir d'articuler justice et liberté humaine...

Vous écrivez aussi que Sartre est à la fois « engagé et dégage »...

Philippe Petit. On sait qu'il a défendu « l'engagement », mais on ne dit pas assez qu'il a défendu aussi le « désengagement »: par exemple, lorsqu'il parle de Genet « enfin libéré » après avoir écrit son œuvre, quand il parle de pouvoir jouir de la vie ou de flâner au soleil, au bord de la Méditerranée. C'est un peu le Sartre du « dernier touriste »: il y a chez lui, à côté de l'activité, de l'acte, de l'action, une « passivité » de l'être, le fait de savoir s'abandonner, en quelque sorte: et cela aussi fait partie de l'apprentissage de la liberté...



Jean-Paul Sartre chez Renault en mars 1972.

l'histoire est inachevée, et c'est là que vaut cette idée d'« urgence »: cela se voit particulièrement dans les *Communismes* et la *paix*, un texte écrit à la suite de la manifestation manquée de 1952, qui lui valut beaucoup de polémiques (3). Est-il besoin de souligner que cette posture à un rapport avec sa philosophie de « l'acte », de « l'action »

à celles qu'il étudie ou inscrit dans sa propre réflexion. C'est un grand créateur de concepts, un inventeur, un « pilleur » parfois aussi, au sens où il se réapproprie d'autres pensées, mais il n'en prend aucune pour argent comptant — ce qui s'est vu notamment avec Marx. Dans *Questions de méthode*, par exemple, il écrit: « Les marxistes se

Jean-Paul Sartre chez Renault en mars 1972.

manisme du besoin », continue de nous interpeller: à savoir que si chaque individu intériorise les normes sociales en fonction de son histoire, de son milieu, de ses appartenances, cela est intériorisation peut aller de pair avec la défense de ses intérêts, ce qui renvoie à la liberté humaine. Pour Sartre, être libre, c'est pouvoir déterminer les déterminations, de manière à intervenir à la fois sur soi-même et sur l'organisation sociale: cela, me semble-t-il, peut

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR JEAN-PAUL MONFERRAN

(1) Éditions Actes Sud, 1999.
(2) Éditions PUF, 248 pages, 125 francs.

(3) Il s'agit ici, notamment, des réactions à cette phrase devenue célèbre: « Un anticommuniste est un chien, je ne sors pas de là... » (NDLR).

Ces ouvrages qui sortent en ce moment ne font que relancer la donne à propos de ce contemporain dont tout atteste encore l'importance, depuis l'envergure et la complexité de l'œuvre et ses rapports par à-coups avec l'histoire, jusqu'à la rumeur brouillée qui le cerna et l'érigea en étrange star intellectuelle. Avec Sartre, la philosophie avait un visage pour l'homme de la rue, sous l'espèce d'un jeune professeur fumant la pipe qui avait sa table au Deux-Magots. Ce n'est pas rien que de pouvoir prêter à la pensée des traits reconnaissables. Ce fut ainsi en Grèce, quand l'oiseau de Minerve prit son envol. Jean-Paul Sartre a été notre Socrate au temps des 4 CV Renault et des Dauphine. Depuis, la division du travail dans le domaine de la philosophie – après l'effacement d'Althusser sur le mode tragique – la confine dans les catacombes de l'université ou la condamne aux pleins feux de spectaculaires catégories hasardeuses. On comprend pour quelles raisons Sartre peut demeurer la pierre d'achoppement du siècle qui va commencer, quand n'est pas achevée la critique de celui dont on s'apprête à tourner la page. Sartre, ce cavalier seul, véritable Protée en politique, n'a cessé de s'avancer comme une conscience en butte à l'histoire.

On a donc beau jeu de dauber à présent sur ses « erreurs », nées le plus souvent de ses élans alternés d'acquiescement et de refus devant un communisme de fer, maintenant, de toutes parts, indubitablement en ruines. Mais alors la question se posait. L'actuel « triomphe » objectif

Cet homme, qui n'a toujours vécu que par et pour « les mots », qui a savouré les plaisirs vertigineux de la spéculation la plus abstraite, découvre à l'âge mûr la soif lancinante du « réel » et prône l'envoi des intellectuels à l'usine.

d'Aron n'infirme en rien la validité de l'anxiété de Sartre, « compagnon de route » sur ses gardes qui, après avoir publié l'*Être et le Néant*, mesurera l'incompatibilité fondamentale entre Husserl et Heidegger d'un côté et Hegel et Marx de l'autre, ce qui donnera la *Critique de la raison dialectique*. Plus tard, ce sera la « révélation » de 1968 et l'engagement (ce mot à lui, qui fit fortune) auprès des « maos ». C'est alors qu'il déclare que, s'il y a dans ce pays « danger de fascisme », c'est de la part des communistes ». Ce sera là-dessus son mot de la fin. Et cet homme, qui n'a toujours vécu que par et pour « les mots », qui a savouré les plaisirs vertigineux de la spéculation la plus abstraite, découvre à l'âge mûr la soif lancinante du « réel » et prône l'envoi des intellectuels à l'usine, remarquant – non sans ironie – qu'il y a pour lui prescription. Il compose alors son monument sur Flaubert, non sans difficulté car il perd la vue. On en revoyait des images... Quand il refuse le Nobel, après que de Gaulle, avare de compliments, l'a appelé « Maître ». Quand il siège au tribunal Russell. Quand il fume ses Boyards

qui sentent si fort. Quand il instaure le procès des houillères qui tuent... Il avait prévu: « Je réalise un rêve d'enfance: on écrit jusqu'à cinquante ans, puis on s'engage, c'est Zola lançant son "J'accuse". Invités à la Havane par Castro, Sartre et le Castor » (Simone de Beauvoir, qu'il vouvoie), dans un grand hôtel, renvoient à la réception le beurre du petit déjeuner pour qu'on le donne aux enfants cubains qui ont faim. Soit, c'est ridicule, mais une telle anecdote vous fait fondre de tendresse. De son propre aveu, il ne prise pas les « conversations d'idées », se reconnaissant imperméable à l'argumentation d'autrui, qu'il a toutefois la courtoisie d'écouter. À l'âge de onze ans, il découvre sa « laidure ». Claude Lanzmann, à ses côtés infatigable artisan des Temps modernes, déclare sans ambages qu'il le trouve « beau ». Il

suite page 16



23 mars 1968. Rue des Archives. Journée des intellectuels pour le Vietnam. Aragon (caché), Beauvoir, Kessler, Kristler, Schwartz, Sartre.

BERNARD-HENRI LÉVY, UN ÉLOGE DE L'AMBIGUÏTÉ

Le 15 avril 1980, il y a presque vingt ans, le cimetière Montparnasse bruisait d'une ferveur retenue. Ils étaient quelques milliers venus exprimer l'émotion que leur causait la disparition de cette grande figure philosophique du XX^e siècle que fut Jean-Paul Sartre. Aujourd'hui, l'opinion publique française – qui tend à n'avoir plus comme mémoire que les anniversaires et les signaux médiatiques qu'ils déclenchent – est saisie de « l'événement » avec trois mois d'avance. Le philosophe Bernard-Henri Lévy, dont détracteurs et admirateurs ont en commun de le désigner un peu sèchement par ses initiales, « BHL », occupe le sommet de cette actualité un peu artificielle avec un pavé de près de 700 pages ambitieusement intitulé *Le Siècle de Sartre* (1). Pour une fois, les médias aux yeux généralement fermés, ne se sont pas trompés. Si *Le Siècle de Sartre*, de Bernard-Henri Lévy tient le haut de l'affiche, ce n'est pas sans raison, et la plupart de ceux qui ont un préjugé défavorable du fait des prises de position passées de l'auteur en conviennent, après lecture bien entendue.

Que la question, posée en prologue, de savoir si Sartre a bien été « le rendez-vous de toutes les façons de traverser le siècle, de s'y perdre, d'en conjurer les pentes sombres – et de s'engager maintenant dans le suivant » – demeure irresolue est l'une des qualités majeures de cet ouvrage. Plutôt qu'une succession de personnages à différentes époques, le Sartre de Bernard-Henri Lévy ne cesse de cumuler les postures ambiguës. Est-ce là un effet de la liberté dans laquelle le romancier des *Chemins de la liberté* situe l'aspect essentiel de l'action humaine? Du Front populaire à « après-Auschwitz », en passant par la Résistance, n'a-t-il pas été

malgré lui, un de ces « spectateurs engagés » dont le concept fut paradoxalement inventé par Raymond Aron, son « petit camarade » d'école normale supérieure? Le premier chapitre consacré à « la gloire de Sartre » montre combien il lui fut difficile d'être au balcon pour se regarder passer dans la rue. Le philosophe Jankélévitch est allé jusqu'à envisager que la philosophie sartrienne de l'engagement fut une sorte de compensation pour les dangers que le père de l'existentialisme français n'aurait pas courus pendant l'Occupation. À cet égard, on prendra connaissance avec intérêt du chapitre IV de la seconde partie du livre, « Justice pour Jean-Paul Sartre », où le « Sartre résistant » est en quelque sorte « réhabilité ».

Faut-il lui reprocher d'avoir filé, en plein Front populaire, à Rome puis à Naples avec la femme qu'il aimait? Peut-on lui reprocher de n'avoir pas donné suite à son intention de rejoindre en Espagne les Brigades Internationales? Sartre dira plus tard à Michel Contat dans *Situations X*: « J'étais déchiré entre mon pacifisme, l'individualisme et mon antinazisme... » Et il ajoute: « Au moins dans ma tête, l'antinazisme m'emportait déjà ». Son concept d'engagement n'a pas échappé à « la morale de l'ambiguïté » dont Simone de Beauvoir fut le réceptacle. Faut-il faire grief au prisonnier auquel un coléoptère avait fait des faux papiers de s'être réinséré dans sa vie d'enseignant et d'avoir fait jouer les *Mouches* dans Paris occupé? En l'an 2000, le regard sur ces « fautes » a changé. Reste l'idée que, quelle que soit l'activité à laquelle il s'adonne, chacun est toujours « engagé ». Cela s'appelle aujourd'hui « parler avec ses pieds ». Dans cet esprit, signalons l'ommage rendu par Bernard-Henri Lévy à l'authentique amour de ce couple symbole du XX^e siècle: « Castorisa-

tion de l'amour et amour absolu du Castor », Simone de Beauvoir était son « sur-moi ». Elle savait dans sa chair que Sartre préférait « parler avec une femme des plus petites choses que de la philosophie » (avec Aron), « Sartre, avec son corps câpraud, sa chair blette; ses dents gâtées; son œil mort » eut donc d'autres femmes. Beaucoup. Il fut cependant avec Castor une fidélité que Bernard-Henri Lévy qualifie de « trans-temporelle ». Castor fut d'une même infidélité fidèle: D'où vient, se demande l'auteur, « que l'on ait tant de mal à entendre tout cela »?

Jean-Paul Sartre, une mode? Ce n'est pas si mal, écrit Bernard-Henri Lévy, une mode quand c'est l'expression d'une morale en actes, une philosophie faite vie. Sartre a fait entrer le quotidien et ses objets ordinaires en philosophie. Devenu un « astre philosophique » de première grandeur, il refusa les honneurs et la gloire que lui proposait le jury Nobel. « Si l'est quelque unité dans ma vie, écrit-il en 1940, c'est que je n'ai jamais voulu vivre sérieusement » (voir *Carnets de la drôle de guerre*). C'était, selon l'auteur, de « la barbarie à visage humain ». « Il programme de Sartre »; le « programme » de Sartre: « le dysmorphisme de tous les pays; dispensez-vous ! Le Siècle de Sartre est du genre « enquette ». Qu'il ait été un « homme-siècle », personne n'en doute. Il s'occupa donc aussi, avec son insoutenable légèreté, de choses très sérieuses, que Bernard-Henri Lévy lui attribue le mérite d'avoir contribué, avec ses *Réflexions sur la question juive*, à redonner aux Juifs la dignité dont le III^e Reich avait voulu les priver. n'étonnera personne. Notons dans ce texte de Sartre cet aphorisme de grande portée: « Si le Juif existait pas, l'antisémitisme l'inventerait. » Sartre fut-il un « tiers » de « compagnon de route stalinien » des communistes français? Et cet épisode

doit-il être rangé au rang des « inevitables erreurs » dans la vie d'un intellectuel? C'est là que je trouve personnellement le propos de « BHL » le plus faible. La question se pose-t-elle aujourd'hui dans les mêmes termes qu'en 1981, au moment de la parution de *L'idéologie française*, où l'accusait l'ensemble du peuple français d'avoir été pétaînéte? Si l'on en croit l'autocritique à laquelle Bernard-Henri Lévy a procédé tout récemment dans *Comédie*, peut-il encore traquer l'« Internationale stalinienne »? Peut-il encore assimiler l'émotion éprouvée par Sartre lorsqu'il apprenait l'exécution d'Ethel et Julius Rosenberg à de l'anti-américanisme primaire? Que Sartre ait abîmé un peu de ses capacités de révolte et de son anarchisme viscéral pour se solidariser avec les vicieux communistes – ou non – du bloc communiste, me semble se situer dans le droit fil de son engagement et de l'ambiguïté qui lui est consubstantielle, toute sa vie durant. La générosité dont Bernard-Henri Lévy crêdit légitimement son personnage ferait-elle ici défaut à l'auteur du *Siècle de Sartre*? Le regard porté en l'an 2000 sur cette période n'a-t-il pas, lui aussi, changé? Que penser aujourd'hui de cet horizon que constitue le marxisme pour Sartre dans la *Critique de la raison dialectique*? « Indépassable? » Parce que les circonstances qui l'ont engendré ne sont pas encore dépassées. ? Le sont-elles, quarante ans plus tard? Bernard-Henri Lévy ne le dit pas. Faire vivre Sartre aujourd'hui ne mérite-t-il pas aussi d'être élucidé cette question

ARNAUD SPIRE

(1) Bernard-Henri Lévy, *Le Siècle de Sartre*. Enquête philosophique. Editions Grasset, 670 pages, 148 francs.